

JULIE MURPHY

MISS DUMPLIN

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Isabelle Troin



Titre original : *Dumplin'*

© 2015 by Julie Murphy.

Published by arrangement with Folio Literary Management, LLC.

© Éditions Michel Lafon, 2016, pour la traduction française.

118, avenue Achille-Peretti

CS 70024 -92521 Neuilly-sur-Seine Cedex

www.lire-en-serie.com

Pour toutes les filles à gros cul...
Découvrez qui vous êtes, et faites-le exprès.

Dolly PARTON

Toutes les meilleures choses dans ma vie ont commencé par une chanson de Dolly Parton. Y compris mon amitié avec Ellen Dryver.

La chanson qui a scellé notre entente, c'est « Dumb Blonde », extraite de son premier album sorti en 1967, *Hello, I'm Dolly*.

L'été qui a précédé notre entrée en primaire, leur adoration commune pour Dolly a rapproché ma tante Lucy et Mme Dryver. Pendant qu'elles buvaient du thé glacé dans la salle à manger, Ellen et moi, on s'asseyait sur le canapé pour regarder des dessins animés sans trop savoir que penser l'une de l'autre. Mais un après-midi, cette chanson est passée à la radio, et Ellen s'est mise à taper du pied en rythme tandis que je fredonnais. Avant même que Dolly attaque le refrain, on tournoyait en braillant à pleins poumons. Dieu merci, notre amitié et notre amour mutuel pour Dolly ont duré bien plus longtemps qu'une seule chanson.

J'attends Ellen devant la Jeep de son petit ami, sur le parking du lycée. Mes pieds s'enfoncent peu à peu dans le bitume sérieusement ramolli par un soleil brûlant. J'essaie de ne pas frémir quand je vois mon amie sortir d'un pas sautillant, zigzaguant parmi la foule de la fin des cours.

El est tout ce que je ne suis pas. Grande, blonde, avec ce côté à la fois maladroit et sexy qui semble n'exister que dans

les comédies romantiques. Elle a toujours été naturellement bien dans sa peau.

Je ne vois pas encore Tim, son petit ami, mais je ne doute pas qu'il soit quelques pas derrière elle, le nez sur son téléphone pour consulter les résultats des matchs qu'il a ratés pendant les cours.

La première chose que j'ai remarquée en rencontrant Tim, c'est qu'il faisait au moins huit centimètres de moins qu'Ellen, et qu'elle s'en foutait complètement. Quand j'ai mentionné leur différence de taille, elle a souri, la rougeur de ses joues gagnant son cou, et elle a répondu : « C'est mignon, hein ? »

Elle pile devant moi, le souffle court.

– Tu bosses ce soir, pas vrai ?

Je me racle la gorge.

– Ouais.

– Il n'est pas trop tard pour te dégoter un boulot d'été au centre commercial, Will. (Elle s'appuie contre la Jeep et me donne un petit coup d'épaule.) Avec moi.

Je secoue la tête.

– Je me plais bien chez Harpy's.

Un énorme camion fonce dans l'allée en direction de la sortie.

– Tim ! glapit Ellen.

Son copain s'arrête net et agite la main pour nous saluer, tandis que le véhicule passe en trombe à quelques centimètres seulement de lui, manquant de l'aplatir comme une crêpe.

– Seigneur ! marmonne El juste assez fort pour que je l'entende.

Je crois que ces deux-là sont faits l'un pour l'autre.

– Merci pour l'avertissement, lance Tim.

Si une invasion extraterrestre se produisait, il accueillerait la chose avec tout autant de nonchalance.

Après avoir traversé le parking, il glisse son téléphone dans sa poche arrière et embrasse El. Pas d'une façon répugnante avec la bouche ouverte, mais plutôt comme s'il lui disait : « Tu m'as manqué, et je te trouve toujours aussi jolie qu'à notre premier rencard. »

Je laisse échapper un petit soupir. Si je pouvais ne pas voir tous les gens qui s'embrassent, je suis à peu près certaine que ma vie serait au moins à deux pour cent plus satisfaisante.

Ce n'est pas que je sois jalouse d'Ellen et de Tim. Je n'en veux pas à Tim de me prendre Ellen, et je ne voudrais pas sortir avec lui à la place d'Ellen. Mais je voudrais ce qu'ils ont : quelqu'un à qui dire bonjour d'un baiser.

Les yeux plissés, je regarde la piste de course qui entoure le terrain de foot, sur laquelle une poignée de lycéennes en short rose et débardeur assorti trottent docilement.

– Ces filles, là-bas... Qu'est-ce qu'elles font ?

– Elles suivent un entraînement intensif pour le concours de beauté, répond Ellen. Ça dure tout l'été. Une des nanas du boulot s'est inscrite.

Je ne me donne même pas la peine de lever les yeux au ciel. Clover City n'est pas connue pour grand-chose. Tous les trois ou quatre ans, notre équipe de foot se débrouille assez bien pour passer le cap des éliminatoires et, une fois de temps en temps, quelqu'un fiche le camp d'ici et réussit à se distinguer dans la vie. Mais le plus grand titre de gloire de notre petite ville, c'est qu'elle est le berceau du plus vieux concours de beauté de l'État : Miss Lupin Junior. Créé dans les années 1930, il ne fait que prendre un peu plus d'ampleur et devenir un peu plus ridicule chaque année. Je suis bien placée pour le savoir : ma mère dirige le comité d'organisation depuis quinze ans.

Ellen sort les clés de voiture de Tim de la poche avant de son short avant de me serrer contre elle.

– Amuse-toi bien au travail. Tâche de ne pas t'ébouillanter, dit-elle en déverrouillant la portière conducteur. Tim, souhaite une bonne fin de journée à Will.

Son copain, qui se tient de l'autre côté de la Jeep, relève la tête un bref instant et m'adresse ce sourire qu'El aime tant, et s'incline courtoisement :

– Will. Je te souhaite une bonne fin de journée.

Tim a peut-être le regard vissé à son téléphone les trois quarts du temps, mais quand il se décide à parler... eh bien, il le fait d'une façon qui incite une fille comme El à rester avec lui.

El lève les yeux au ciel, s'installe derrière le volant et fourre un nouveau chewing-gum dans sa bouche.

J'agite la main. Je suis presque parvenue à ma propre voiture lorsqu'ils passent en trombe devant moi. Ellen me hurle un dernier au revoir par-dessus *Why'd You Come In Here Lookin' Like That* de Dolly Parton. Elle a encore poussé le volume à fond.

Tandis que je farfouille dans mon sac à la recherche de mes propres clés, j'aperçois Millie Michalchuk qui longe le trottoir en se dandinant en direction du parking.

Je sais ce qui va se passer avant même que ça se produise. Patrick Thomas, sans doute le plus gros connard de tous les temps, est appuyé contre le minivan des parents de Millie. Il a le superpouvoir d'affubler les gens de surnoms qui leur resteront à jamais. Parfois c'est un truc cool, mais le plus souvent, c'est du genre *Haaaaannah*, prononcé comme un hennissement parce que la pauvre fille a des dents de cheval. Très spirituel, je sais.

Millie est cette fille dont j'ai honte d'admettre que, toute ma vie, je l'ai regardée en me disant : *Ça pourrait être pire*. Moi je suis grosse, mais Millie est obligée de porter des pantalons à taille élastique parce qu'il n'existe pas de pantalons avec

boutons et fermeture Éclair dans sa taille. Ses yeux sont trop rapprochés, et son nez est pincé au bout. Elle porte toujours des T-shirts ornés de chiots et de chatons, et pas par ironie.

Patrick bloque la portière côté conducteur avec ses copains bruyants qui grognent déjà comme des cochons. Millie a eu son permis il y a quelques semaines, et à la voir conduire ce minivan, vous jureriez que c'est une Camaro.

Elle est sur le point de tourner à l'angle du parking et de découvrir cette bande de crétins quand je crie :

– Millie ! Par ici !

Tirant sur les bretelles de son sac à dos, elle se dirige vers moi, son sourire faisant remonter ses joues rouges si haut qu'elles touchent presque ses paupières.

– Hey, Will !

Je lui souris en retour.

– Salut.

Je n'ai pas du tout réfléchi à ce que je pourrais bien lui dire une fois qu'elle serait là, plantée devant moi.

– Félicitations pour ton permis !

– Oh, merci, dit-elle, rayonnante. C'est vraiment gentil de ta part.

Par-dessus son épaule, je regarde Patrick Thomas qui appuie sur le bout de son nez avec son doigt pour le retrousser comme un groin de cochon.

J'écoute Millie me raconter comment elle a changé les stations de radio programmées par sa mère et fait le plein pour la première fois. Patrick me foudroie du regard. C'est le genre de type dont vous espérez qu'il ne vous remarquera jamais, mais je ne vois pas comment je pourrais me rendre invisible à ses yeux. C'est dur de planquer un éléphant.

Millie continue à me parler joyeusement, jusqu'à ce que Patrick et ses copains se lassent d'attendre et finissent par

s'éloigner. Elle agite les mains et désigne le minivan derrière elle.

– Franchement, quand tu prends des cours de conduite, personne ne te montre comment utiliser une pompe à essence, et ce n'est pas si...

Je l'interromps :

– Excuse-moi, mais il faut que je file si je ne veux pas être en retard au travail...

Elle hoche la tête.

– ... mais encore félicitations !

Je la regarde se diriger vers sa voiture et régler ses rétroviseurs avant de sortir en marche arrière au milieu du parking presque vide.

Je me gare derrière Harpy's Burgers & Dogs, coupe à travers le drive et sonne à la porte de livraison. Comme personne ne répond, je sonne une deuxième fois tandis que le soleil brûlant du Texas me martèle le crâne.

J'attends pendant qu'un type à l'air louche, portant un bonnet de pêcheur et un maillot de corps crasseux, s'arrête devant le micro du drive et débite une commande douloureusement détaillée, jusqu'au nombre exact de petits oignons qu'il veut dans son burger. Une voix lui annonce le total. Il m'aperçoit, baisse ses lunettes de soleil aux verres teintés orange et lance :

– Salut, beau cul !

Je me retourne en serrant ma robe autour de mes cuisses et enfonce rageusement la sonnette quatre fois, le ventre noué.

Je ne suis pas obligée de porter une robe au boulot. Il existe un pantalon d'uniforme en polyester, mais sa taille élastique ne l'est pas tout à fait assez pour que mes hanches passent. Je considère que c'est entièrement sa faute. Je refuse de considérer mes hanches comme une nuisance : de mon point de vue, elles sont un atout. Par exemple, si nous étions en 1642,

j'aurais tellement de facilité à accoucher que je vaudrais autant qu'un troupeau de vaches, ou quelque chose dans le genre.

La porte s'entrouvre, et je perçois la voix de Bo :

– Je t'avais entendue les trois premières fois.

Mes os me picotent. Il ne m'apparaît que lorsqu'il ouvre la porte un peu plus grand pour me laisser entrer, et que la lumière du jour éclaire son visage. Un début de barbe parsème son menton et ses joues, signe de sa liberté retrouvée – dans son lycée catholique au règlement très strict, les cours se sont terminés en début de semaine.

La voiture qui est derrière moi cale dans l'allée du drive, et je me dépêche d'entrer. Il faut une seconde pour que ma vision s'adapte à la pénombre.

– Désolée d'être en retard, Bo, dis-je.

Bo. La syllabe rebondit à l'intérieur de ma poitrine, et j'aime ça. J'aime l'assurance que dégage ce prénom si court.

Une vague de chaleur parcourt mon corps jusqu'à empourprer mes joues, et je passe mes doigts le long de ma mâchoire tandis que mes pieds s'enfoncent dans le ciment comme dans des sables mouvants.

Si vous voulez tout savoir, j'ai un affreux béguin pour Bo depuis notre première rencontre. Ses cheveux bruns décoiffés forment un désordre parfait au sommet de son crâne. Et il a l'air ridicule dans son uniforme rouge et blanc ; on dirait un ours en tutu. Ses manches en polyester hyper tendues menacent de craquer sur ses bras. Je crois que ses biceps et mes hanches ont beaucoup de choses en commun – hormis la capacité de soulever de la fonte. Le débardeur qu'il porte sous sa chemise laisse entrevoir une fine chaîne en argent et, grâce à son approvisionnement illimité en sucettes bourrées de colorants artificiels, il a les lèvres toutes rouges.

Il tend un bras vers moi comme s'il voulait me serrer contre lui. Je prends une grande inspiration, et la relâche lorsqu'il se contente de tirer le verrou de la porte de livraison.

– Ron est en congé maladie. Ce soir, il n'y a que toi, moi, Marcus et Lydia, qui se retrouve à faire double horaire aujourd'hui. Je préfère te prévenir.

– Merci. Je suppose que tu es déjà en vacances ?

– Ouais. Finis les cours, se réjouit-il.

– J'aime bien que tu dises « les cours » et pas « le bahut », comme si tu étais à la fac et que tu te traînais dans un amphitheâtre une ou deux fois par jour, entre deux récupérations de nuit blanche sur un canapé ou... (Je me ressaisis.) Je vais poser mes affaires.

Bo pince les lèvres en un quasi-sourire.

– Fais donc ça.

Je fonce dans la salle de pause et range mon sac dans mon casier. Ce n'est pas comme si l'éloquence faisait partie de mes plus grandes qualités dans l'absolu, mais ce qui sort de ma bouche en présence de Bo Larson ne peut même pas être qualifié de diarrhée verbale. On dirait plutôt une chiasse monumentale – pouah !

La première fois qu'on s'est rencontrés, alors qu'il venait juste d'être embauché, je lui ai tendu la main et je me suis présentée : « Willowdean. Caissière. Fan de Dolly Parton, et la grosse de l'équipe. »

J'ai attendu sa réponse, et comme il ne disait rien, j'ai enchaîné :

« Je veux dire, je ne suis pas que ça, mais... »

– Bo, a-t-il dit sèchement, mais avec l'ébauche d'un sourire. Je m'appelle Bo. »

Il a serré ma main, et des souvenirs que je ne m'étais jamais fabriqués pour de vrai ont défilé très vite dans mon esprit.

Nous deux blottis l'un contre l'autre au cinéma. Nous deux marchant ensemble dans la rue. Nous deux en voiture.

Puis il m'a lâché la main.

Ce soir-là, quand je me suis repassé la scène dans ma tête, j'ai réalisé qu'il n'avait pas tiqué quand je m'étais traitée de grosse.

Et ça m'a beaucoup plu.

Le mot « grosse » met les gens mal à l'aise. Mais quand vous me voyez, la première chose que vous remarquez, c'est le volume de mon corps, de la même façon que la première chose que je remarque chez certaines filles c'est qu'elles ont de gros seins, des cheveux brillants ou des genoux cagneux. Et tous ces trucs-là, on peut les dire. Mais « grosse », le mot qui me désigne le mieux, fait grimacer les gens et les fait pâlir.

Pourtant, c'est ce que je suis : grosse. Ce n'est pas un mot vulgaire, et encore moins une insulte. Du moins, pas quand c'est moi qui le dis. Alors, tant qu'à faire, pourquoi ne pas commencer par là, histoire de pouvoir passer rapidement à autre chose ?

Je suis en train de nettoyer le comptoir quand deux garçons et une fille poussent la porte d'entrée. C'est tellement calme aujourd'hui que je vais finir par user la peinture laquée si je continue comme ça.

Sans lever les yeux, je demande :

– Qu'est-ce que je vous sers ?

– Bo ! Meneur de jeu des Bouledogues de Sainte-Croix ! crie le type de droite avec une voix de présentateur, les mains en cornet autour de la bouche.

Comme Bo tarde à apparaître, lui et son copain se mettent à scander son nom.

– Bo ! Bo ! Bo !

La fille qui se tient entre eux lève les yeux au ciel.

– Bo ! aboie Marcus. Dépêche-toi de te ramener histoire que tes potes la ferment !

Bo sort de la cuisine en fourrant sa visière dans la poche arrière de son pantalon, bombe le torse et croise les bras.

– Salut, Collin. (Il adresse un signe de tête à la fille.) Amber, Rory. (Il s'appuie contre le comptoir derrière nous, élargissant l'espace qui le sépare de ses amis.) Qu'est-ce que vous fabriquez de ce côté de la ville, tous les trois ?

– On explore, répond le dénommé Collin.

Bo se racle la gorge mais ne répond pas. Une tension vibre dans l'air.

L'autre mec – Rory, je crois – étudie le menu.

– Hé ! me lance-t-il. Je peux avoir deux hot-dogs ? Avec juste de la moutarde et des oignons.

– Euh, OK.

Je rentre sa commande dans l'ordinateur en essayant de ne pas laisser vagabonder mon regard.

– Ça fait un bail, lâche Amber.

Comment est-ce possible ? Il doit y avoir trente élèves de terminale à Sainte-Croix, pas plus...

Collin entoure les épaules d'Amber de son bras.

– On ne te voit plus à la salle de sport. Tu fais quoi ces derniers temps ?

– Je traîne, répond Bo évāsivement.

– Vous voulez une boisson avec ça ? demandé-je.

– Ouais, grogne Rory en brandissant un billet de cinquante dollars sous mon nez.

– Je ne peux pas rendre la monnaie sur plus de vingt, dis-je en indiquant la petite note manuscrite scotchée sur ma caisse.

– Et moi, je n'ai que ma carte de crédit, intervient Collin. Bo, tu pourrais rendre service à Rory et lui faire de la monnaie ?

Suit un long silence pesant.

– Je n'ai pas mon portefeuille sur moi.

Collin ricane.

Amber, la fille-qui-lève-les-yeux-au-ciel-plus-vite-que-son-ombre, sort un billet de dix de sa poche et le pose sur le comptoir. Je rends la monnaie à Rory et lui annonce :

– Votre commande sera prête dans une minute.

Collin me fait un signe du menton.

– Comment tu t'appelles ?

J'ouvre la bouche pour répondre, mais...

– Willowdean. Elle s'appelle Willowdean, lâche Bo. Je dois me remettre au travail.

Il se dirige vers la cuisine, sans se retourner malgré les protestations de ses amis.

– Ça te va bien, la barbe, lance Amber. J'aime beaucoup !
Mais Bo a déjà disparu.

Elle me foudroie du regard, et je ne peux que hausser les épaules.

Arrivée chez moi, je contourne la maison pour rentrer par la baie vitrée à l'arrière. La porte de devant est coincée depuis des années. Maman répète sans cesse qu'on devrait faire venir un homme pour la réparer, mais ma tante Lucy a décrété que c'était l'excuse rêvée pour ne pas avoir à ouvrir aux démarcheurs et autres importuns, et je suis assez d'accord avec elle.

Assise à la table de la cuisine, encore vêtue de sa blouse et ses cheveux blonds ramassés au sommet de son crâne, ma mère est captivée par les infos sur sa télé portable. D'aussi loin que je me souviens, elle a toujours regardé ses émissions dans cette pièce, parce que Lucy occupait presque constamment le canapé du salon. Et bien qu'on l'ait enterrée depuis six mois, ma mère ne se décide toujours pas à utiliser le poste du salon.

Elle secoue la tête en réponse à ce que le présentateur vient de dire, puis me lance :

– Salut, Boulette* ! Le dîner est dans le frigo.

Je laisse tomber mon sac sur la table et saisis l'assiette recouverte de film plastique. Les derniers jours d'école avant les grandes vacances marquent le début de la préparation du concours de beauté, ce qui signifie que ma mère est au régime. Et quand ma mère est au régime, elle y met tout le monde avec elle. Autrement dit, ce soir, je mange de la salade au poulet grillé.

Ça pourrait être pire. Ça l'a déjà été.

* Traduction de « Dumplin » (*N.d.E.*).

Ma mère fait claquer sa langue.

– Tu as une petite éruption de boutons sur le front. Tu ne manges pas l’horrible bouffe grasse que tu vends, j’espère ?

– Tu sais bien que je n’aime pas tellement les burgers ni les hot-dogs.

Je me retiens de soupirer. J’aimerais bien le faire, mais ma mère m’entendrait, quel que soit le réglage du volume sonore de la télé. Dans deux ans, je pourrais être à la fac dans une autre ville, à des centaines de kilomètres d’ici, qu’elle m’entendrait quand même soupirer depuis la maison, et qu’elle m’appellerait pour me dire : « Boulette, tu sais bien que je déteste quand tu fais ça. Il n’y a rien de moins séduisant qu’une jeune femme maussade. » Une déclaration qui me chiffonne pour tout un tas de raisons.

Je m’assieds pour manger et verse une généreuse rasade de sauce ranch sur mon plat. Dieu a dû inventer ce truc le huitième jour ; comment ne pas lui faire honneur ?

Ma mère croise les jambes et tend la pointe des pieds pour examiner son vernis écaillé.

– Ça s’est bien passé, au boulot ?

– Pas mal. Mais un vieux type m’a appelée « beau cul » au drive.

– Oooh ! C’est plutôt flatteur, si tu réfléchis bien.

– Sérieusement, maman ? Ce n’est pas flatteur, c’est répugnant.

Elle tourne le bouton de sa petite télé pour l’éteindre.

– Ma chérie, fais-moi confiance quand je te dis que le marché des hommes rétrécit avec l’âge. Même si tu prends grand soin de toi.

Je n’ai aucune envie d’avoir cette conversation.

– Sinon, Ron était en congé maladie, dis-je pour changer de sujet.

– J’espère qu’il se remettra vite. (Elle éclate de rire.) Tu sais qu’il était fou de moi à l’époque du lycée ?

Je ne risque pas de l’oublier : elle me le rappelle au moins une fois par semaine depuis que j’ai décroché ce boulot. Quand j’ai postulé, pendant les vacances de la Toussaint, Lucy m’a dit qu’elle soupçonnait que ce fût plutôt l’inverse. Mais à en croire ma mère, tous les mecs de la ville en pinçaient pour elle.

– Tout le monde voulait mettre la main sur Miss Lupin Junior... et même les deux ! a-t-elle déclaré d’une voix pâteuse, un soir après quelques verres de vin.

Ce concours de beauté est le plus grand accomplissement de sa vie. Elle rentre encore dans la robe qu’elle portait sur le podium – un fait qu’elle ne laisse personne ignorer. Voilà pourquoi, en tant que directrice du comité d’organisation et hôtesse de l’événement, elle met un point d’honneur à l’enfiler chaque année pour la foule de ses admirateurs.

Je sens Riot, le chat de Lucy, s’installer sur mes pieds. Je remue les orteils, et il ronronne.

– J’ai vu des filles qui s’entraînaient en vue du concours après l’école. Ça avait l’air assez intense.

Ma mère sourit.

– La concurrence devient plus rude chaque année, se réjouit-elle.

– Et toi, comment c’était à la maison de retraite ?

– Pas terrible. (Elle feuillette son carnet de chèques et se masse les tempes.) On a perdu Eunice aujourd’hui.

– Oh, non ! Je suis désolée, maman.

Une fois par an, telle Cendrillon, ma mère mène une vie de strass et de paillettes, la vie qu’elle a toujours voulu avoir. Le reste du temps, elle bosse comme aide-soignante à la maison de retraite Buena Vista Ranch, où elle fait des trucs aussi glamour que distribuer des médicaments, nourrir les

pensionnaires âgés et leur torcher le derrière. Eunice était une de ses préférées. Elle prenait toujours ma mère pour une de ses sœurs, et elle lui chuchotait des secrets d'enfance à l'oreille chaque fois que ma mère se penchait pour l'aider à se lever.

– Elle a bu son digestif et elle a fermé les yeux. (Ma mère secoue la tête.) Je l'ai laissée comme ça une minute parce que je croyais qu'elle somnolait. (Elle se lève et dépose un baiser sur ma tête.) Je vais me coucher, Boulette.

– Bonne nuit.

J'attends d'entendre le cliquetis de la porte de sa chambre qui se referme avant de jeter mon dîner à la poubelle en le planquant sous un journal gratuit. Puis j'attrape une poignée de bretzels et un soda, et je monte en courant. En passant devant la porte de la chambre de Lucy, je m'attarde quelques secondes pour effleurer la poignée du bout des doigts.

– Je crois que je vais coucher avec Tim cet été, m’annonce Ellen en attrapant un cube de fromage sur son plateau et en l’enfournant dans sa bouche.

Ça fait maintenant un an qu’El « envisage » de perdre sa virginité avec Tim tous les vendredis. Sérieusement : la veille de chaque week-end, on pèse le pour et le contre au cas où elle se déciderait enfin à le faire.

– C’est bizarre...

Je n’ai même pas levé les yeux de mes notes. Non que je sois une mauvaise amie, mais nous avons déjà eu cette conversation tant de fois ! Et puis, c’est le dernier jour d’école et il me reste encore un examen à passer. J’essaie de réviser, contrairement à El qui en a terminé avec les siens.

La bouche pleine de noix de pécan recouvertes de sucre, elle demande :

– Pourquoi tu trouves ça bizarre ?

– Interroge-moi là-dessus.

Je mets quelques grains de raisin dans ma bouche et lui tends une fiche récapitulative des différentes branches du gouvernement avant de répondre :

– Parce que ce n’est pas comme choisir la date d’un mariage. Genre : « Oooh, j’adore les couleurs estivales. Je vais organiser ça en juillet pour pouvoir coordonner ma lingerie avec ma saison préférée ! » Tu devrais le faire parce que tu en as envie, point.

Ellen lève les yeux au ciel.

– Mais l'été, c'est une période de transition. Je pourrais être une femme d'ici la rentrée, déclame-t-elle sur un ton théâtral.

C'est mon tour de lever les yeux au ciel. Je déteste parler juste pour parler. Si El comptait réellement passer à l'acte, j'aurais rampé par-dessus la table pour discuter de tous les détails nez à nez avec elle. Mais elle ne se décide jamais, et je ne comprends pas qu'on puisse débattre à l'infini de la seule *possibilité* de faire l'amour.

Voyant que je ne mords pas à l'hameçon, elle jette un coup d'œil à ma fiche.

– Quelles sont les trois branches du gouvernement ?

– Exécutive, législative et judiciaire. (Je décide de lui concéder une miette.) Et puis, coucher avec un garçon ne fera pas de toi une femme. C'est juste un cliché à la con. Si tu veux coucher avec Tim, couche avec lui, mais n'en fais pas un truc monstrueusement important. Sinon, c'est la déception garantie.

Ses épaules s'affaissent, et elle fronce les sourcils.

– Combien y a-t-il de sénateurs et de représentants au Congrès ?

– Quatre cent trente-cinq, et cent.

– Oui, mais non. Tu as inversé.

– D'accord. (Je répète les chiffres entre mes dents.) Et peu importe à quel moment de l'année ça se passera, du moment que tu le sens bien. D'accord ? Par exemple, l'hiver, c'est parfait aussi : comme on se les gèle, la chaleur corporelle, c'est toujours bon à prendre.

El rit.

– Ouais, tu as raison.

Je ne veux pas avoir raison : je ne veux pas qu'elle perde sa virginité avant moi. C'est peut-être égoïste, mais je ne saurai pas gérer si elle fait quelque chose que je n'ai pas encore fait.

Je crois que j'ai peur de ne plus savoir comment être son amie. Je veux dire : le sexe, c'est sérieux ! Comment pourrais-je la guider dans des eaux où je n'ai jamais navigué ?

J'ai envie de dire à Ellen qu'elle devrait attendre. Mais Tim et elle sortent ensemble depuis presque un an et demi, et elle rougit toujours chaque fois qu'elle parle de lui. Je ne sais pas comment on mesure l'amour, mais ça me semble un bon début. Et hormis la crainte qu'elle m'abandonne, je n'aurais pas de raison sérieuse de lui recommander d'attendre.

Tandis que je relis ma fiche, Millie longe notre rangée de tables avec son plateau déjeuner, sa meilleure amie Amanda Lumbard sur les talons. À elles deux, Millie et Amanda forment une cible mobile géante qui clame : « MOQUEZ-VOUS DE NOUS. »

Amanda a une jambe plus courte que l'autre ; donc, elle porte des chaussures dont l'une a une semelle très épaisse, ce qui la fait ressembler à Frankenstein (du moins, selon Patrick Thomas). Quand on était gamines et qu'elle n'avait pas encore ses chaussures orthopédiques, Amanda boitait, ses hanches montant et descendant à chacun de ses pas. Ça n'avait pas l'air de la déranger, mais les gens la regardaient quand même. N'empêche que ce surnom est complètement débile si vous réfléchissez bien : Frankenstein, c'était le docteur, pas le monstre.

Millie agite la main, et je lui rends son salut comme elle passe devant nous.

El a un petit sourire moqueur.

– Tu as une nouvelle copine ?

Je hausse les épaules.

– Parfois, elle me fait pitié.

– Elle m'a l'air plutôt heureuse. Quel système sert à éviter qu'une des branches du gouvernement ne devienne trop puissante ? m'interroge encore El.

– Les freins et contrepoids.

– Au fait, c'était comment, le boulot, hier soir ? Le mec de l'école privée va bien ?

J'entortille au bout de mon doigt le fil de fer qui dépasse de la reliure en spirale de mon carnet de notes.

– C'était bien. (Je baisse les yeux vers mon plateau.) Il va bien.

Je veux parler à Ellen des amis nuls de Bo et de sa toute nouvelle barbe, mais je ne sais pas trop comment aborder le sujet sans passer pour une folle qui garde ses rognures d'ongles dans un bocal sous son lit. Hier soir, j'ai dû recompter ma caisse trois fois parce qu'il n'arrêtait pas de passer derrière moi et ça me faisait oublier où j'en étais.

– J'aime bien Sweet 16, mais je suis un peu jalouse qu'il y ait des mecs à ton boulot, avoue El en laissant tomber le reste de sa carotte dans un sac en plastique dont elle referme le zip. Je n'arrive toujours pas à croire qu'on ne bosse pas ensemble.

Elle ne me laissera jamais oublier que j'ai foutu tous nos plans en l'air en acceptant ce poste chez Harpy's. Mais si elle ne pige pas d'elle-même que je n'avais aucune envie de bosser dans une boutique de fringues toutes trop petites pour moi, je ne me donnerai pas la peine de lui expliquer.

– Qu'est-ce que ça peut te faire qu'il n'y ait pas de mecs à ton boulot ? Tu viens juste de me dire que tu voulais coucher avec Tim.

Elle hausse les épaules.

– Ce serait plus sympa, c'est tout.

Nous finissons de déjeuner, je passe mon examen et voilà, ma deuxième année est terminée. Dans le parking, c'est une cacophonie de cris de joie et de crissements de pneus. Mais je n'ai pas l'impression d'avoir progressé du tout. Je me sens coincée, comme si j'attendais que ma vie commence enfin.

La voiture de ma mère est dans l'allée quand je rentre à la maison. Je me gare, tire le frein à main et me laisse aller contre le dossier de mon siège. J'adore ma bagnole. Elle s'appelle Jolene* ; c'est une Pontiac Grand Prix rouge cerise de 1998, que Lucy m'a offerte.

À l'intérieur, je remonte jusqu'à la source des bruits que j'entends à l'étage. Les fesses bleu canard de ma mère s'agitent dans la chambre de Lucy. Pourquoi cette couleur précisément ? Parce que ma mère porte toujours le même jogging de marque qu'un de ses ex lui a offert il y a six ans. Elle appelle ça sa « tenue d'intérieur », et c'est son bien le plus précieux juste après sa couronne de Miss Lupin Junior.

– Je suis là, dis-je avec une pointe de panique dans la voix. Qu'est-ce que tu fabriques ?

Elle se redresse et souffle un grand coup en écartant les cheveux qui tombent sur son front. Son visage est écarlate comme si elle avait trop chaud, et les mèches blondes qui l'encadrent se sont mises à friser.

– Les pompes funèbres ont enfin reçu l'urne qu'on avait commandée, alors j'ai pris mon après-midi, histoire de rentrer et de m'attaquer tout de suite à ça.

* Chanson écrite et interprétée par Dolly Parton dans l'album du même nom, en 1974.

Je dépose mon sac à dos dans le couloir et fais quelques pas dans la chambre.

– De t’attaquer tout de suite à quoi ?

Maman se laisse tomber sur le lit à côté d’une pile de tabliers parfaitement repassés et accrochés aux cintres décorés de laine de Lucy.

– Tu sais, débarrasser les affaires de ta tante. Seigneur, elle gardait vraiment tout. C’est à peine si on peut ouvrir les tiroirs. J’ai même retrouvé le voile de mariée de ta grand-mère ! Je le cherchais depuis une éternité.

L’ébauche d’un sourire fait frémir mes lèvres.

– Ah bon ?

Maman s’est déclarée l’héritière de la robe de mariée de ma grand-mère pendant que celle-ci était en maison de retraite, et comme elle n’aurait jamais pu rentrer dedans, Lucy n’a pas protesté. Sauf pour le voile. Le voile, lui, pouvait aller à n’importe qui. Ma mère et elle se le sont disputé pendant des mois jusqu’à ce que Lucy abandonne, à bout de nerfs. Et puis, il y a quelques années, le voile a disparu. Si bavarde que soit ma mère, j’ai l’impression que Lucy a eu le dernier mot sur ce coup-là.

Ce n’était pas comme ça tout le temps. Elles ne passaient pas leur vie à se disputer, mais je me souviens mieux de leurs querelles que des vendredis soir où, en rentrant à la maison, je les trouvais toutes les deux sur le canapé, en train de glousser devant leurs vieux films préférés.

– Alors, qu’est-ce que tu comptes faire de tout ce bazar ? lui demandé-je.

– Je suppose que je vais tout donner. Tu sais combien les femmes fortes ont des difficultés pour s’habiller. Je suis sûre que ça fera plaisir à quelqu’un.

– Et si je voulais une partie de ses affaires ? Pas pour les porter, juste en souvenir.

– Oh, Boulette, tu ne vas pas garder ces vieilles frusques ! Les tabliers ressemblent à des tentes et, dans la commode, il n’y a que des sous-vêtements, des combinaisons et des coupures de journaux.

Je sais que, depuis le temps, je devrais avoir accepté la disparition de Lucy. Ça fait six mois maintenant. Pourtant, je m’attends toujours à la voir sur le canapé, Riot ronronnant sur son ventre, ou en train de faire des mots croisés dans la cuisine. Mais ça n’arrivera plus jamais. Elle est morte, et nous n’avons même pas de photo d’elle. Elle détestait qu’on lui renvoie l’image de son corps de quelque façon que ce soit. Ça me fait un peu peur : il me semble que, si je ne peux ni l’entendre ni la voir, je finirai par l’oublier.

Lucy avait trente-six ans, et elle pesait deux cent vingt-quatre kilos. Elle est morte seule d’une crise cardiaque foudroyante, pendant qu’elle regardait une émission télé sur le canapé. Personne ne l’a vue mourir. D’ailleurs, à l’extérieur de cette maison, personne ne l’a vraiment vue vivre non plus. Et désormais, il n’y a personne pour se souvenir d’elle, pas de la façon dont elle aurait voulu qu’on se souvienne. Parce que chaque fois que ma mère pense à Lucy, elle pense uniquement à la façon dont elle est morte. Du coup, la voir démonter sa chambre comme si c’était une attraction ambulante modifie la tonalité de cet écho de douleur.

– Tu es vraiment obligée de faire ça ? m’indigné-je. C’est sa chambre.

Ma mère se tourne vers moi avec un air incrédule.

– Boulette, c’est une pièce tout entière qui ne fait qu’accumuler de la poussière. Et la saison du concours de beauté va bientôt commencer ; j’aurai du boulot par-dessus la tête tout l’été. Ce serait chouette d’avoir un endroit où coudre des costumes et fabriquer des décors sans que ça envahisse toute la maison.

– Un atelier de loisirs créatifs ? dis-je amèrement. Tu veux changer la chambre de Lucy en atelier de loisirs créatifs ?!

Elle ouvre la bouche, mais je m'éclipse avant qu'elle puisse répondre.

Chez Harpy's, Bo se tient derrière le grill, ses écouteurs dans les oreilles. Je lève une main pour le saluer en passant près de lui.

– Enfin en vacances, Willowdean ? lance-t-il un peu trop fort.

Ses lèvres sont rouges et poisseuses d'un truc que j'aimerais beaucoup goûter.

Embrasser Bo. Je suis si gênée d'y penser que je voudrais me changer en flaque et disparaître par la bonde du sol de la cuisine.

À l'avant, Marcus a déjà pris sa caisse.

– Tu m'as battue !

– Tiff m'a déposé plus tôt que prévu parce qu'elle avait entraîné.

Marcus et moi avons toujours été figurants dans nos vies respectives. Il a un an de plus que moi, et on fréquente les mêmes écoles depuis qu'on est gamins. Je le connais comme on connaît le cousin de sa meilleure amie : de nom et de tête. Quand j'ai commencé à bosser chez Harpy's, c'était sympa d'avoir au moins un collègue au visage familier, et je suppose qu'on a fini par devenir amis. Il sort avec Tiffanie, la capitaine de l'équipe de softball, depuis le début de l'année, et il n'a fallu que quelques semaines pour que leurs vies fusionnent.

– Tu penses avoir réussi tes examens ? demande Marcus.

Je hausse les épaules et jette un coup d'œil à Bo, que je surprends en train de nous observer derrière les lampes chauffantes. Il ne détourne pas le regard, et mon estomac fait un salto.

– J’y suis allée. Ça devrait compter pour quelque chose. Et toi ?

– Ça s’est bien passé. J’ai révisé avec Tiff. Elle visite des facs cet été.

Je me rends bien compte que je devrais déjà réfléchir à ma vie après le lycée, mais je n’arrive pas à m’imaginer à l’université, et je suis incapable de préparer quelque chose que je n’arrive pas à imaginer.

– Et toi ? Tu vas chercher aussi ?

Marcus repousse sa visière sur le côté et acquiesce pensivement.

– Je suppose.

Le carillon de la porte d’entrée sonne, signalant l’arrivée de quelques mecs du lycée. Pendant qu’ils examinent le menu, Marcus promène son regard au-dehors à travers la vitrine et déclare :

– Ma copine fiche le camp d’ici, et tout ce que je sais, c’est que je pars avec elle.

Clover City est le genre d’endroit qu’on aspire à quitter. C’est l’amour qui vous attire ici ou qui vous pousse ailleurs. Rares sont ceux qui arrivent à se barrer et à ne jamais revenir. Pendant ce temps, les autres boivent, procréent, vont à l’église, et ça semble suffisant pour les maintenir à flot.

Comme on ferme tard le vendredi et le samedi, ma mère est déjà couchée quand je rentre à la maison. Après avoir éteint toutes les lumières et fermé la porte de derrière à clé, je longe le couloir de l’étage sur la pointe des pieds pour vérifier qu’elle dort bien. De légers ronflements filtrent sous la porte de sa chambre tandis que je me faufile dans celle de Lucy en prenant bien garde à ne pas faire craquer les lames du plancher.

Je commence à fouiller dans les piles d’affaires que ma mère a sorties. Il y a des tas de cochonneries, et une quantité

incroyable de coupures de journaux auxquelles je ne comprendrai jamais rien. Je déteste qu'il demeure tant de choses que j'ignorais, à propos desquelles je n'ai donc jamais pu interroger Lucy – même si ce sont des choses triviales : par exemple, pourquoi a-t-elle découpé l'annonce de la venue d'un auteur de livres de cuisine à la bibliothèque locale ?

Le pire, ç'a été ses obsèques, et pas seulement pour les raisons les plus évidentes. La moitié de Clover City y a assisté, parce qu'il n'y a pas grand-chose d'autre à faire dans le coin. J'imagine que tout le monde s'attendait à la voir allongée dans un cercueil tel un avertissement incarné. Mais la triste vérité, c'est qu'on n'a pas pu prendre le cercueil le plus large parce qu'il était trop cher. Donc, bien que ma mère ait crié de ne pouvoir offrir « des funérailles dignes de ce nom » à sa sœur aînée, Lucy a été incinérée.

Mais je n'aime pas me souvenir de ce jour. J'aime me rappeler les choses qui me font chaud au cœur, comme la fois où elle m'a emmenée à mon premier cours de danse quand j'étais en CE2. Mon justaucorps peinait à couvrir mon ventre, et j'avais beau les supplier de n'en rien faire, mes cuisses s'obstinaient à se toucher. J'étais trop grosse. J'étais trop grande. Je ne ressemblais pas aux autres filles qui attendaient devant la porte.

Comme je refusais de descendre de voiture, Lucy est venue s'asseoir sur la banquette arrière avec moi.

– Will, a-t-elle dit d'une voix pareille à du miel tiède en rabattant une mèche de cheveux rebelle derrière mon oreille et en me tendant un mouchoir en papier. J'ai perdu beaucoup de temps dans ma vie. J'ai accordé trop d'importance à ce que les gens allaient dire ou penser. Souvent, c'était pour des choses banales comme aller à l'épicerie ou à la poste. Mais parfois, aussi, je me suis privée de moments géniaux parce que j'avais peur que quelqu'un me juge et ne me trouve pas assez bien. Toi, tu ne vas

pas commettre la même erreur. Tu vas profiter de la leçon que j'ai tirée de tout ce temps perdu. Si tu suis ce cours et que ça ne te plaît pas, tu ne seras pas obligée d'y retourner. Mais tu dois te laisser une chance de le découvrir par toi-même, d'accord ?

Je n'ai continué la danse que jusqu'à la fin de l'automne, mais là n'est pas l'important.

Dans le tiroir à chaussettes de Lucy, je trouve une petite boîte de cassettes – toutes de Dolly Parton. J'en choisis une au hasard, la glisse dans la chaîne hi-fi posée sur sa table de chevet, puis m'allonge sur son lit et écoute ; le volume est tellement bas qu'on dirait un murmure. Lucy aimait Dolly, probablement plus que n'importe quoi d'autre au monde. Et je suppose que c'est pareil pour Ellen et moi.

Mme Dryver est sans doute le sosie de Dolly Parton le plus connu dans cette partie du Texas. Elle a la même voix, la même silhouette petite et menue. Comme Lucy était, jusqu'à il y a quelques années, la vice-présidente du fan-club régional, leurs chemins se croisaient souvent. Il m'est difficile de ne pas croire que mon amitié avec Ellen a été écrite dans les étoiles longtemps avant notre naissance, au temps où Dolly était encore une inconnue pauvre du Tennessee. Comme si El était un cadeau que Lucy me destinait depuis toujours.

Ce n'est pas seulement le look de Dolly qui nous fascine, c'est aussi son attitude. Elle savait que les gens trouvaient son apparence ridicule, mais elle n'y a jamais rien changé parce qu'elle se sentait bien comme ça. De notre point de vue, elle est... invincible.